

Dans le cadre de notre travail sur la puissance d'agir, il nous semble important de nous arrêter sur les mots. Certes, on a tendance à dire que « parler ou écrire ce n'est pas agir », mais faut-il toujours croire ce qu'on nous dit ?

Ce texte propose donc un petit glossaire de quelques concepts centraux pour notre problématique autour de la puissance d'agir.

« Cette indétermination de situation, qu'elle soit subie ou revendiquée n'explique-t-elle pas la confusion dans laquelle se meut l'éducation populaire ? La multiplication des définitions construites, d'expériences nouvelles en approximation théoriques, la proximité d'autres pratiques avec lesquelles on a tendance à la confondre comme l'éducation et l'instruction du peuple, l'éducation ou la formation permanente ou encore l'animation socio-éducative et socioculturelle, témoignent de cette confusion, l'entretiennent, l'amplifient. Nous parions cependant que cette indétermination ne sont ni nécessaires ni indispensables. Œuvrer dans les différents champs de la pratique humaine, y faire valoir son originalité d'intervention, exige au contraire une conception affirmée et constamment élucidée de ce que nous considérons comme une réelle praxis avec des modes d'action, des procédures et des procédés rigoureusement construits, mis en œuvre et évalués. Là comme ailleurs, expérimentation et la création ne peuvent se satisfaire de l'à peu près, tant dans les pratiques que dans le langage... »¹

Faut-il se fâcher pour des mots ?

Un exemple

Une réunion, il y a quelques mois : différentes associations présentent leurs pratiques... tout est plutôt consensuel. Un représentant prend la parole pour expliquer comment son association s'occupe de ses « clients ». Une gêne s'installe, l'orateur, visiblement fier de son effet, explique que dans son association, ils ont décidé de parler ainsi. Certains n'étaient pas d'accord, mais il fallait savoir arrêter les discussions vaines, prendre des décisions et se mettre au travail, il faut agir! Maintenant, il y a toujours une gêne, mais inversée, on peut lire sur les visages une sorte d'autocritique, on a failli perdre du temps sur un mot alors qu'il faut travailler, agir. Notre ami partisan du mot client devait quant à lui attacher une certaine valeur aux mots puisqu'après son explication détaillée du non-enjeu de ce choix qui était néanmoins fondamental, il s'est employé à marteler le mot client. Un peu à la manière des amoureux qui répètent compulsivement le nom de leur bienaimé, ou les sorciers qui prononcent des formules magiques.

Ce qui probablement avait intéressé nos amis dans le mot client: l'employer, tout d'un coup, leur évitait le porte à faux avec tout un discours dominant. Alors que leur pratique, elle, ressort du social. Or, ce pari fort répandu selon lequel « peu importe comment on pense, puisqu'on agit autrement » est un peu léger.

Penser en termes de client implique penser en termes de marché, de concurrence, de rentabilité. Qu'est-ce qu'un bon client ? Celui qui est abondant sur le marché, celui qui peut nous permettre avec le moins d'investissement possible le plus de rentabilité, celui dont on attend le meilleur retour sur investissement, mais aussi celui qui permet d'amortir le plus rapidement possible, l'investissement initial, etc... Il y a tout un rapport au monde. Une approche des réalités auxquelles on est confronté, une manière d'agir qui fait corps avec cette manière de penser. On le voit par exemple dans le travail social dans une

1 MAUREL, Christian. *Éducation populaire et puissance d'agir*, l'Harmattan, 2010

certaine attitude, souvent tacite, de reproche vis-à-vis du public. Beaucoup de travailleurs sociaux ont en permanence la sensation d'avoir toujours affaire à des mauvais clients, et d'une manière insidieuse, ils leur font souvent sentir.

Entendons-nous bien ; le problème n'est pas que le mot client ne soit pas le bon, au contraire, ce qui pose question c'est qu'il est devenu tout à fait adéquat à une certaine pratique du social. A ceux qui se contenteraient de changer le mot, on pourrait rappeler la mise en garde de Spinoza : « *Quant à ceux qui confondent le mot et l'idée, où avec l'affirmation qu'enveloppe l'idée, ils pensent qu'ils peuvent vouloir contrairement à ce qu'ils sentent, alors que c'est seulement en paroles qu'ils affirment ou nient quelque chose de contraire à leur sentiment* »². Ce n'est pas un problème de mots, il ne s'agit pas de se disputer pour un mot, mais là où le conflit a du sens c'est lorsqu'il porte sur les concepts avec lesquels on travaille.

Un autre exemple

Prenons maintenant l'exemple inverse: on se cramponne à certains concepts comme s'ils avaient un effet magique. Par exemple : émancipation, autonomie, actif. Des idées dont les résonnances sont profondément ancrées dans le social, mais en même temps, des concepts pris dans d'autres agencements, dont le sens s'est déplacé.

« *Actif* » peut renvoyer par exemple au fait de devenir acteur de sa vie. Le néolibéralisme aussi parle des actifs, d'un état social actif, par exemple. Simplement, au passage, il réduit la vie à l'activité économique. Quelqu'un qui a une activité économique, même si cette activité économique occupe l'ensemble de sa vie, au détriment de toutes les autres dimensions possibles de la vie, est un actif. A contrario, ceux qui n'en ont pas, quoiqu'ils puissent faire par ailleurs, sont des passifs, voire sont perçus comme étant un passif pour l'état, la société ou l'humanité dans son ensemble.

Il y a quelque chose de semblable avec le mot « *autonomie* ». C'est aujourd'hui la pierre angulaire de beaucoup de politiques sociales. Mais le sens qu'on donne aujourd'hui à l'autonomie est lui aussi assez restreint. La question n'est pas tellement celle de « mener sa vie » mais plutôt celle de se suffire à soi même. Ce n'est pas la même chose, d'autant plus que dans le second cas, ne pas être autonome est une faute qu'on sanctionne par différentes mises sous tutelle.

Les concepts ne sont pas immuables, ils se déplacent, s'agencent avec des concepts différents, s'étendent sur des nouveaux domaines, ou voient leur sens être restreint... Certains concepts deviennent simplement des mots, leur contenu opératoire disparaît, devient tellement confus que chacun peut imaginer d'eux ce qu'il veut.

Si les concepts sont l'enjeu d'innombrables mouvements, c'est parce qu'ils font corps avec nos actions. Dans la perspective de la puissance d'agir, concevoir les choses est une action. Comme le signalent Gilles Deleuze et Felix Guattari : « *En exprimant l'attribut non corporel, et du même coup en l'attribuant au corps, on ne représente pas, on ne réfère pas on intervient en quelque sorte, c'est un acte de langage. L'indépendance de deux formes, d'expression et de contenu, n'est pas contredite, mais au contraire confirmée par ceci : que les expressions ou les exprimés vont s'insérer dans les contenus, intervenir dans les contenus, non pas pour les représenter, mais pour les anticiper, les rétrograder, les ralentir ou les précipiter, les détacher ou les réunir, les découper autrement.* »³

Il y a un acte, les concepts forment une sorte de cartographie, ils ne représentent pas les choses, n'en donnent pas image bonne ou mauvaise, mais ce sont eux qui expriment l'évènement, ce qui n'est pas

2 SPINOZA, Baruch. *Éthique*, 2^editions Gallimard 1954, p 171. Pour un commentaire précis de cette problématique chez Spinoza voir: Macherey Pierre, *Introduction à l'Éthique de Spinoza seconde partie: La réalité mentale*, PUF 1997, p 387 et suivantes. D'une manière générale les 5 volumes de cette introduction , au plus près du texte, sont d'une grande aide pour lire Spinoza. Tout comme les livre de Gilles Deleuze: *Spinoza, philosophie pratique*, qui comporte une lexique fort utile.

3 Gilles DELEUZE, Felix GUATTARI , *Mille plateaux*, éditions de Minuit, 1980.

donné. En ce sens, les concepts ne sont ni vrais ni faux, ils sont simplement des outils, plus ou moins puissants pour développer notre puissance d'agir.

Deux précisions avant de continuer :

Premièrement : la volonté de ce glossaire n'est nullement de figer les mots dans le marbre, mais de les préciser. Préciser les mots, signaler des interactions est la meilleure manière de pouvoir éventuellement les contester, les déplacer, les réinterpréter, les abandonner ou quelque autre opération que ce soit.

Deuxièmement : on pourrait placer les mots dans n'importe quel ordre, j'ai choisi de partir du mot *déterminisme* pour arriver à *puissance d'agir*. Mais ce qui importe, plutôt que leur ordre, c'est leur interconnexion. Il convient aussi de noter que ces quelques concepts ne forment pas un système fermé.

Quelques concepts autour de la « puissance d'agir »

Déterminisme.

Ce qu'on entend couramment par déterminisme est le fait que la vie de quelqu'un soit prédéterminée par sa position sociale ou plus largement par sa naissance. Par exemple, le fait qu'un fils d'employé non qualifié possède très peu de chances de devenir professeur d'université et beaucoup de devenir à son tour employé non qualifié. C'est-à-dire, le fait qu'une infinité de mécanismes sociaux, psychiques, économiques, vont constituer une sorte de tunnel déterminant l'ensemble de sa vie. Dans ce cas en philosophie, on parlera plutôt de fatalisme.

En philosophie, le mot déterminisme correspond plutôt à ce qui nous détermine tel que nous sommes au présent, la situation à partir de laquelle on doit agir. C'est en ce sens que l'on ne peut se débarrasser du déterminisme, le déterminisme c'est chacun d'entre nous avec nos désirs, nos histoires, nos corps, nos langages, nos affinités électives. Le déterminisme, ainsi compris, est ce qui nous constitue en tant que singularité. Ce qui nous permet d'avoir un certain point de vue sur le monde. On peut penser à la formule de Jean-Paul Sartre « *la question n'est pas ce que je fais, mais ce que je fais de ce qu'on a fait de moi* ».

D'une certaine manière, le déterminisme est ce qui nous lie au monde, on est déterminés parce qu'on en fait partie, parce que notre corps répond aux lois de la physique. On peut par exemple dire que nous sommes déterminés par la loi de la gravitation universelle. Ou déterminés par le fait d'avoir une certaine langue maternelle. Ou par le fait d'être nés dans une culture porteuse de certaines contradictions fondamentales. Cela détermine un certain nombre d'enjeux dans lesquels on est plongés, mais non ce qu'on peut en faire.

Dans les deux cas, il s'agit de lutter contre le déterminisme social, ou le fatalisme, qui construit un tas de mécanismes économiques, sociaux, psychologiques ou historiques reproduisant les inégalités. La philosophie de Spinoza y ajoute qu'à partir de ce qui nous détermine, nous pouvons devenir acteur de notre vie alors que les ignorer nous rend esclaves de nos déterminations. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la phrase de Spinoza: « *les hommes se croient libres parce qu'ils sont conscients de leurs actes et qu'ils ignorent les causes qui les déterminent* ». Nous sommes ainsi déterminés par certaines histoires, lesquelles comportent des expériences qui ne sont pas individuelles, mais que l'on doit se coltiner. On peut les subir passivement en se demandant pourquoi, moi, je suis Arménien ? Ou, pourquoi, moi, je suis Péruvien ? Pourquoi, moi, il m'arrive ce qui m'arrive ? Pourquoi je ne suis pas comme tout le monde ? C'est ce que Spinoza appelle les « *passions tristes* » : l'idée que nous sommes affectés négativement par quelque chose d'extérieur. Ces passions diminuent la puissance d'agir dans la mesure où on ne peut rien faire là-dessus. Affirmer sa puissance d'agir passe par trouver pratiquement comment, à partir de notre histoire particulière, de l'expérience que cette histoire particulière produit, on peut agir.

Point de vue, Subjectivation

Il ne faut pas confondre point de vue avec opinion, ni non plus avec un intérêt personnel. Il s'agit de quelque chose de plus profond que les opinions qu'on affirme. Mais aussi, plus large que l'intérêt personnel dans la mesure où les problématiques qui nous déterminent, celles qui constituent le point de vue sur le monde que chacun d'entre nous affirme, plus ou moins, ne sont pas des problématiques individuelles. En ce sens le point de vue est toujours un point de vue minoritaire parce qu'il est lié aux expériences singulières, alors que le majoritaire n'est qu'une construction sociale.

« Question : Ce sujet est-il chez vous condition de possibilité d'une expérience ? Réponse : Absolument pas. C'est l'expérience qui est la rationalisation d'un processus, lui-même provisoire, qui aboutit à un sujet, ou plutôt à des sujets. J'appellerai subjectivation le processus par lequel on obtient la constitution d'un sujet, plus exactement d'une subjectivité, qui n'est évidemment que l'une des possibilités données d'organisation d'une conscience de soi. » Ainsi, le sujet naît de l'expérience, d'une manière de rationaliser cette expérience et non le contraire. Ce n'est pas un détail, les conséquences de ce choix sont très concrètes. On retrouve cette dichotomie dans les deux types de pratique de l'éducation populaire. Si le sujet précède l'expérience, alors ce qu'il peut apprendre n'est pas lié à son expérience, mais un savoir « externe ». C'est la position de l'éducation populaire comme éducation du peuple. Si en revanche, un sujet se fait avec ses expériences, ce sont alors ces expériences qui permettent de bâtir un savoir. Non pas un savoir subjectif au sens d'une opinion ou d'un caprice personnel, mais au sens d'un point de vue singulier. C'est pourquoi lorsqu'il adopte le point de vue de la puissance d'agir, Christian Maurel affirme que l'éducation populaire n'est pas l'éducation du peuple, mais une manière de développer une culture populaire.

« Luc Carton a eu une bonne intuition, qui a été reprise dans l'Offre publique de Réflexion, en affirmant qu'au 19^{ème} siècle, l'éducation populaire était la dimension culturelle du mouvement ouvrier. Il s'agirait là de sa définition primitive, avant que les deux termes d' « éducation » et de « populaire » ne soient associés. L'éducation populaire serait un ensemble de procédures qui permettent de « construire du syndicalisme , c'est-à-dire la production collective de connaissances, des représentations culturelles, des signes qui sont propres à un groupe social en conflit... à une époque où le syndicalisme est en même temps mutualisme et coopération... Donc, l'origine, la racine de l'éducation populaire c'est d'être une dimension culturelle de la production de l'action collective »

Ainsi se trouvent indiquées trois choses essentielles sur lesquelles nous aurons à revenir : l'éducation populaire a partie liée avec la culture ; la culture est là où on ne l'attend pas et où on ne veut pas la voir, dans le vulgaire et le populaire ; la culture a d'autres fonctions et contenus que ceux que veulent imposer ceux que Paul Nizan nommera les « chiens de garde ». Pour le mouvement ouvrier naissant la culture, ce sont les valeurs de solidarité éprouvées dans l'action collective, une représentation de soi et du monde nouvelle et originale, une conscience de soi comme nouvelle universalité qui se construit dans un mouvement d'émancipation, une puissance d'agir créant des nouveaux droits comme celui de se coaliser »⁴

L'alternative est assez claire. Dans un cas, le savoir est un certain nombre de contenus externes, des informations, qu'un certain nombre de gens possèdent et qu'ils voudraient vendre ou en faire « cadeau » au peuple. Dans l'autre cas, il s'agit d'une dimension de l'action, de penser à partir de son expérience comme manière de déployer sa puissance d'agir. Se libérer des déterminismes sociaux, ne plus agir comme si on était dans un tunnel. Ne plus obéir aux étiquettes que la société nous colle, simplement parce que désormais on ne conçoit plus le monde comme la société voudrait qu'on le conçoive selon la place qu'elle nous assigne.

4 MAUREL, Christian, *op cité*, p 23-24 . La citation de Frank Lepage incluse dans cet extrait provient du texte : « Éducation populaire et transformation sociale », rapport d'étape de l'offre publique de réflexion sur l'éducation populaire, ronéo, 2001.

Expérience

Si c'est à partir de l'expérience que peut naître un sujet et c'est au contraire l'incapacité à produire un savoir d'après son expérience qui constitue l'impuissance. Le libéralisme fonctionne comme une gigantesque machine à détruire ou invalider les savoirs d'expérience. Non pas parce que quelqu'un pense que c'est bien, mais parce que ces savoirs impliquent une temporalité trop longue, ne sont pas mesurables en termes comptables, sont difficiles à maîtriser et à contrôler. Mais aussi parce qu'ils se transmettent de proche en proche, créant dont toutes sortes de fidélités de confréries de corporations. Ce sont en outre des savoirs que l'on ne peut s'accaparer pour en faire commerce, contrairement aux savoirs théoriques des ingénieurs.

Voici un exemple extrait de *Mille plateaux*: « Si nous revenons à l'exemple gothique, c'est pour rappeler combien les compagnons voyageaient, faisaient des cathédrales ici et là, essayant les chantiers, disposant d'une puissance active et passive (mobilité et grève) qui ne convenait certes pas aux états. La riposte de l'état, c'est gérer les chantiers, faire passer dans toutes les divisions du travail la distinction suprême de l'intellectuel et du manuel, du théorique et de la pratique, copiée sur la différence « gouvernants-gouvernés ». Dans les sciences nomades autant que dans les sciences royales on trouvera l'existence d'un « plan », mais ce n'est pas du tout de la même façon. Au plan à même le sol de compagnon gothique s'oppose le plan métrique sur papier de l'architecte hors chantier. Au plan de consistance ou de composition s'oppose un autre plan, qui est d'organisation et de formation. A la taille des pierres par équarrissage s'oppose la taille par panneaux, qui implique l'érection d'un modèle à reproduire. On ne dira pas seulement qu'il n'y a plus besoin d'un travail qualifié ; il y a besoin d'un travail non qualifié, d'une déqualification du travail. L'état ne confère pas un pouvoir aux intellectuels ou concepteurs, il en fait au contraire un organe étroitement dépendant, qui n'a d'autonomie qu'en rêve, mais qui suffit à retirer toute puissance à ceux qui ne font plus que reproduire ou exécuter. »⁵

C'est dans séparation entre ceux qui pensent et ceux qui agissent que se crée l'impuissance. Parce que ceux qui agissent ne peuvent penser leurs actions, et que ceux qui « pensent » le font de manière abstraite. Cette différenciation est d'autant plus redoutable qu'elle est à l'intérieur de chacun de nous. Parce que nous avons assimilé qu'il y a des moments pour agir et des moments et des lieux, pour penser, mais qu'ils ne doivent pas se croiser. Mais surtout parce que nous avons assimilé que penser ce serait penser dans l'absolu, l'universel ; c'est-à-dire en dehors de notre expérience, des situations concrètes dans lesquelles nous vivons et agissons. On produit des savoirs qui ne servent pas à agir dans les situations dans lesquelles nous vivons, et dans les situations dans lesquelles nous vivons nous sommes incapables de comprendre des fonctionnements, d'aller au-delà du fait que certaines choses nous plaisent et d'autres pas.

Minorité-Majorité

Il y a plusieurs manières de comprendre ces concepts. Dans le domaine de la sociologie notamment, on peut réaliser des enquêtes statistiques sur toutes sortes de choses. Les langues, les revenus, la taille, les opinions politiques, par exemple. Ceci permet de dégager toutes sortes de majorités et de minorités, les hispanophones sont une minorité aux États-Unis, les femmes aux cheveux blonds sont minoritaires en Ouganda, les insectes sont majoritaires parmi les animaux. Chacune de ces enquêtes est juste, même s'il est peut-être inutile de savoir que les femmes, les hommes et les enfants aux cheveux blonds sont minoritaires en Ouganda, mais, ça, c'est un autre problème. Il y a en revanche un pas supplémentaire qui consiste à penser que, derrière tous les majoritaires et minoritaires se trouverait la forme normale qui serait la forme idéale⁶.

5 DELEUZE Gilles , GUATTARI, Felix, *Mille plateaux*, éditions de minuit, 1980. C'est un élément essentiel dans le précaire, si on oblige les gens à vivre au jour la journée c'est parce ce qu'ils accumulent au fil de ces journées, c'est-à-dire leur expérience, est totalement dévalorisé. A ce sujet cf CASTEL, Robert, *Métamorphoses de la question sociale*, Fayard, 1995 chapitre III, p 109 et suivantes.

6 Pour un exposé à la fois drôle et très didactique sur le passage toujours abusif d'une moyenne à une norme voir : JAY GOULD, Stephen, *L'éventail du vivant*, éditions du Seuil, 2001.

Puis il existe une tentation supplémentaire: le passage de norme à normalisation. « *Entre 1759, date d'apparition du mot normal, et 1834, date d'apparition du mot normalisé, une classe normative a conquis le pouvoir d'identifier bel exemple d'illusion idéologique- la fonction des normes sociales avec l'usage qu'elle-même faisait de celles dont elle déterminait le contenu* »⁷

Il y a une sorte de renversement, la norme n'est plus l'image d'un certain nombre de caractéristiques individuelles, mais désormais les caractéristiques individuelles, pour être « saines » devraient être un reflet de la norme.

On imagine ainsi qu'à l'intersection de toutes les enquêtes possibles, on aurait une portion importante d'une population dans un territoire donné (un pays par exemple) qui serait majoritaire à chaque fois, ou du moins très souvent. Ce à quoi il faut ressembler, ce serait la manière d'intégrer les autres.

« Les diverses formes de l'éducation ou de « normalisation » imposées à un individu consistent à lui faire changer de point de subjectivation, toujours plus haut, toujours plus noble, toujours plus conforme à un idéal supposé. Puis du point de subjectivation découle le sujet d'énonciation, en fonction d'une réalité mentale déterminée par ce point. Et du sujet d'énonciation découle à son tour un sujet d'annoncer, c'est-à-dire un sujet pris dans des énoncés conformes à la réalité dominante. (...) Il y a un « fait » majoritaire, c'est le fait analytique de Personne, qui s'oppose au devenir minoritaire de tout le monde. C'est pourquoi nous devons distinguer : le majoritaire comme système homogène et constant, les minorités comme sous ensembles, et le minoritaire comme devenir potentiel et créé, créatif. »⁸

D'abord enseigner que la norme idéale est le vrai, ensuite faire en sorte qu'on parle depuis le point de vue de cette norme. Ce qui est majoritaire, c'est un point de vue externe, la norme est une construction sociale C'est un point de vue abstrait, une sorte de point de vue issu de nulle part puisqu'il ne correspond à aucun vécu réel, à aucune expérience singulière... « toujours plus haut... ». Il n'existe que négativement, comme ce qui manque à chacun d'entre nous pour y arriver. Il ne peut donc se présenter que comme une passion triste.

Il a ensuite deux types de minoritaire. Il y a tout d'abord le fait d'être socialement une minorité. Et il y a quelque chose de très différent: rentrer dans un devenir minoritaire, c'est-à-dire bâtir une action agir depuis la création d'un point de vue minoritaire, une subjectivation. Confondre les deux est une grave erreur. Tous les noirs américains n'étaient pas Black panthers, car le black power est un devenir minoritaire, c'est une création et qui ne découle pas automatiquement le l'oppression de la minorité noire.

Et, rien de surprenant dans l'aspiration de beaucoup de noirs à vivre comme des bourgeois blancs.

Si aucun fondement scientifique ne conforte notre considération à ce que les hommes, blancs, hétérosexuels, adultes sont la norme, il y a cependant des effets très concrets de cette construction sociale au niveau politique, économique, etc.

Exclus-inclus.

A partir de cette conception minoritaire/majoritaire, on est amenés à déplacer la problématique inclus-exclus. La question ne peut plus être remettre dans la norme des gens qui sont en dehors. Simplement parce que personne n'est vraiment dans la norme et que vouloir y remettre les gens est une manière de les pousser vers une passion triste.

Mais avant de continuer, il faut prendre en compte la mise en garde formulée par Isabelle Stengers : « *Il ne suffit pas de dire « je suis une bête, un nègre », et de récuser ainsi l'image du sujet universel pensant. Il faut le faire, et l'infamie est de transformer la bête ou le nègre en monuments, en modèle, au nom duquel on méprisera la pensée majoritaire et on attendra la répression qui vérifiera l'appartenance au peuple opprimé. Nouvelles noces, infâmes et logiques, de la vérité et de ce qui se nourrit de la perception « c'est insupportable » qu'il suscite* »⁹. Comme le disaient aussi Deleuze et Guattari dans l'extrait cité plus haut, il

7 CANGUILHEM, Georges. Le normal et le pathologique, PUF, 1966, p 182.

8 DELEUZE Gilles , GUATTARI, *op cité*, p162.

9 STENGERS , Isabelle , « Penser la vie: le problème a changé » Revue internationale de Philosophie, 2007.

faut distinguer être en minorité avec devenir minoritaire comme construction d'une subjectivité à partir d'une expérience singulière. Mais en plus il faut faire attention à ne pas utiliser les devenirs minoritaires comme des drapeaux qui signalent au monde que nous sommes du bon côté, se comportant ainsi comme un sujet universel, hors situation et donc impuissant. C'est dans le devenir que s'exprime la puissance. C'est pourquoi les choses ne sont pas simples, dans une société de normalisation comme la notre être minoritaire et très douloureux, la plupart des gens veulent cesser de l'être.

Il n'est pas non plus suffisant de conscientiser. Ce n'est pas l'opinion qui compte, mais l'expérience singulière, la capacité de fabriquer une subjectivité propre, agir depuis un point de vue original sur le monde.

Conscientisation

C'est un concept qu'on utilise souvent, mais dans des sens assez différents. Au sens le plus restreint *conscientiser* revient à informer. Par exemple, conscientiser sur le problème de l'obésité peut se faire sous la forme d'une campagne d'information qui explique les risques d'une alimentation trop grasse. Mais, parfois, on utilise le concept dans un sens plus large. Or, pris dans le cadre de notre travail sur la puissance d'agir, on fait l'expérience au quotidien: être conscient de problématique et être actif par rapport à cette problématique sont deux choses bien distinctes. Nous sommes tous conscients du grave problème de réchauffement climatique, on voudrait tous y faire quelque chose, pourtant la plupart des gens se sentent plutôt impuissants par rapport à ce problème. Beaucoup, peut être même la majorité, sont conscients qu'il faudrait produire moins. Mais cela s'avère tout à fait insuffisant pour changer quoi que ce soit.

Émancipation

Se libérer des passions tristes, c'est-à-dire du fait d'avoir une vie régie par des choses qui « nous arrivent » sans que l'on sache comment ni pourquoi, sans que l'on puisse faire quoi que ce soit d'autre que constater que certaines nous plaisent et d'autres non. L'émancipation, c'est le fait de pouvoir penser sa vie à partir de ses propres expériences. Penser compris dans le sens spinoziste, dans lequel la pensée est toujours liée à une action. C'est-à-dire faire l'expérience, comprendre comment, par quel mécanismes les choses s'agencent avec nos actions.

Puissance d'agir

La puissance d'agir se présente toujours en acte, c'est ce qu'on fait, en quelque sorte la question est à quel point sommes-nous la cause de ce qu'on fait. Ce n'est pas la volonté, il y a énormément de choses par rapport auxquelles on voudrait agir, l'environnement, l'éducation, la politique internationale, l'économie... Mais on sait tous très bien qu'il y a une différence énorme entre vouloir agir et agir. D'ailleurs, souvent lorsqu'on affirme qu'on « voudrait » faire quelque chose c'est justement pour signifier qu'on ne sait pas la faire.

La puissance d'agir augmente lorsque, là ou nous sommes déjà engagés, les situations dans lesquelles nous sommes, nous devenons cause de ce qu'on fait. Ou, ce qui revient au même, du moment que nous pouvons penser nos expériences. Notre puissance d'agir diminue au contraire lorsqu'on réagit en fonction de choses qui nous arrivent avec, comme unique savoir, le fait qu'elles nous plaisent ou nous déplaisent.

*« Ce que peut un corps, c'est d'abord cela: la richesse et l'envergure de ses expériences, qui dépendent de ses capacités de contact avec le monde qui les entoure, pour autant que ces contacts ne s'opèrent pas à son détriment, de manière à détruire sa nature propre, mais lui permettent au contraire de perpétuer cette nature propre en lui conservant les caractères qui le définissent en propre ; sans cette réceptivité, sans cette disponibilité aux autres êtres, sans cette ouverture aux apports de la réalité extérieure, la puissance d'agir serait voué à demeurer une pure potentialité inaccomplie. »*¹⁰

10 MACHEREY, Pierre, *Introduction à l'Éthique de Spinoza troisième partie: La vie affective*, PUF 1995, p 47.